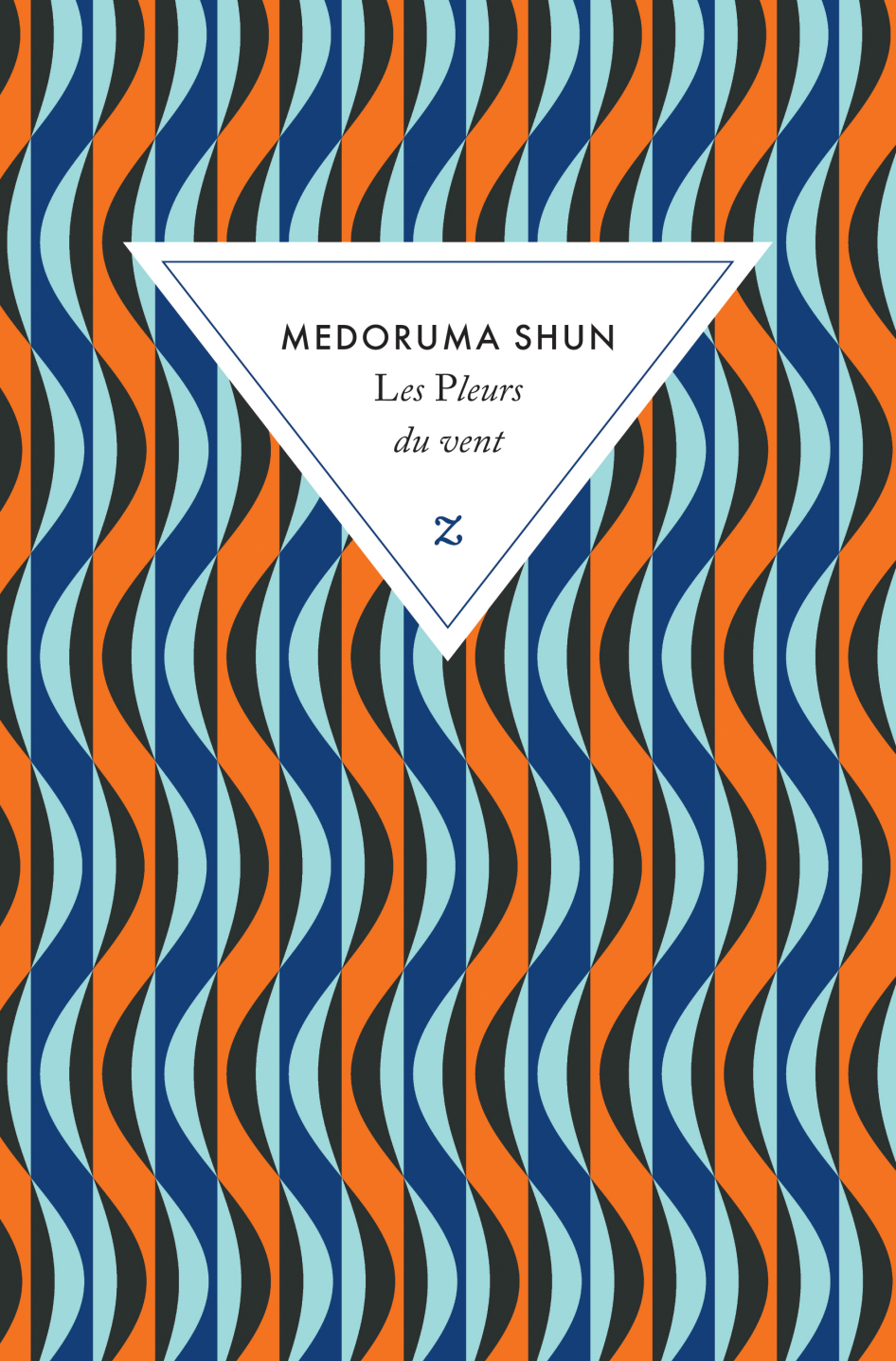




MEDORUMA SHUN

*Les Pleurs
du vent*

ℤ

« Ouvrir Medoruma Shun, c'est glisser doucement vers un envoûtant mélange d'intime et de fantastique : rafraîchissant comme une pluie d'été. » Florence Noiville, *Le Monde des livres*

« Il est temps de découvrir l'écriture écorchée, sépulcrale et méditative de cet auteur à part. » *Télérama*

« Voici un court roman dans lequel s'entremêlent la vie et la mort, réalisme et fantastique et où la nature est omniprésente. » *Planète Japon*



LES PLEURS DU VENT

ROMAN

MEDORUMA SHUN



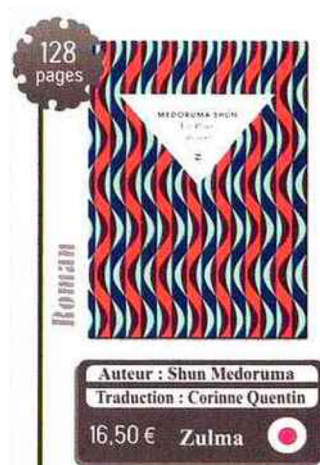
Concentration et sang-froid sont exigés à l'entrée de ce roman oppressant, qui commence par un mur d'escalade. Un escalier serpentait autrefois dans l'à-pic de la falaise d'Okinawa, mais les bombardements américains l'ont réduit en miettes, et aujourd'hui lianes et liserons ont poussé dans les ruines. Un terrain de jeu idéal pour les enfants du coin, intrépides et silencieux comme dans *Sa Majesté des mouches*, qui entraînent le lecteur dans une chasse aux squelettes étincelants, vestiges des soldats de la dernière guerre mondiale. Parmi les petits joueurs : Akira, garçon morbide et casse-cou, qui ne dit à personne que la terreur a rendu son sang bleu transparent. Il ne sait pas que celui de son père a la même couleur, depuis qu'enfant il vola un stylo sur le cadavre d'un soldat. C'est avec ce crayon de la honte et de la peur, empli d'une encre poisseuse, végétale et organique, que Medoruma

Shun a écrit ce roman sur le pouvoir asphyxiant de la mémoire. Animaux et végétaux assouvissent leurs appétits macabres sur les hommes, et triomphent dans le paysage, enivrés par leur capacité à défier le temps.

Comme il l'avait déjà fait pour son recueil de nouvelles *L'âme de Kotaro contemplait la mer*, Shun gratte jusqu'à la moelle ses propres souvenirs d'enfant d'Okinawa, né au début des années 1960, alors que l'archipel était encore sous occupation américaine. Il est temps de découvrir l'écriture écorchée, sépulcrale et méditative de cet auteur à part. Selon la religion d'Okinawa, il existe dans la mer, sous la ligne d'horizon, un espace profane et sacré où cohabitent humains et déités, au bord d'un sanctuaire. Medoruma Shun semble parler depuis cet entre-deux, toujours sur le fil, entre la vie et la mort. — **M.L.**

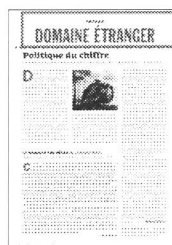
| *Fûon*, traduit du japonais par Corinne Quentin, ed *Zulma*, 128 p, 16,50 €

N° 36/2016 (novembre 2016)



Les Pleurs du vent

Une histoire a priori toute simple dont le point de départ est un pari fait par des enfants, et pourtant... Voici un court roman dans lequel s'entremêlent la vie et la mort, réalisme et fantastique et où la nature est omniprésente. Aucun détail n'y est superflu, et on retrouve ici les thèmes chers à l'auteur, meurtri par l'occupation de l'île d'Okinawa dont il est originaire : les allusions à la guerre, les conditions de survie de la population, le conditionnement des kamikazes. Déjà couronnée par les *Prix Kawabata* et *Akutagawa*, l'œuvre de Shun Meduroma mérite toute notre attention.



CRITIQUE

DOMAINE ÉTRANGER

LES PLEURS DU VENT
de Medoruma Shun

Au printemps 1945 a eu lieu à Okinawa la plus sanglante des batailles de la guerre du Pacifique : 80 000 soldats américains, 110 000 soldats japonais et autant de civils ont été tués. Pourtant, même au Japon, on ne se souvient plus vraiment de cela. Ne en 1960 sur l'île martyre, Medoruma Shun tente de maintenir le souvenir. Après *L'Âme de Kôtarô contemplant la mer*, un recueil de nouvelles, les éditions Zulma proposent aux lecteurs français un très beau roman : *Les Pleurs du vent*. Ces pleurs, ce sont ceux que l'on peut entendre du haut des falaises mitrillées d'Okinawa lorsque le vent pénètre par les orbites du crâne abandonné d'un soldat à l'oree d'un vieil ossuaire. « Dans le village, où il était défendu de pointer du doigt un cimetière car cela risquait de porter malheur, il y avait des gens qui ne pouvaient pas même lever les yeux vers le crâne qui pleure, lequel depuis les vestiges de l'ossuaire en plein air continuait à regarder la mer. » Oubliée de la métropole, l'île vivait depuis des décennies avec

ses superstitions, jusqu'à ce qu'une équipe de télévision débarque, avec à sa tête Fujii, un journaliste qui depuis des années réalise dans le monde entier des reportages sur la guerre. Son intention est claire : il veut filmer le crâne qui pleure et découvrir l'identité de celui à qui il a appartenu. Accueilli avec enthousiasme par les anciens du village qui voient la l'occasion de promouvoir leur île, Fujii va devoir faire face à Seikichi qui veut empêcher le tournage. Peu à peu, on comprend que ce n'est ni au nom de la tradition pour l'un, du journalisme pour l'autre que les deux vieillards s'affrontent. Chacun a ses secrets.

À l'aide d'une écriture épurée mais poétique, Medoruma Shun nous montre que les cicatrices de la Seconde Guerre mondiale ne sont toujours pas refermées et nous offre un roman où l'univers du conte entre en collision avec les drames de l'histoire.

Éric Bonnargent

Traduit du japonais par Corinne Quentin,
Zulma, 124 pages, 16,50 €



Les tragédies humaines vécues pendant la guerre



**Les pleurs
du vent,**
Medoruma
Shun,
Zulma,
128 pages,
16,50 €

Tout commence par un jeu d'enfants au pied de l'ancien ossuaire, sur l'air de chiche qu'on grimpe sur la falaise,

pour aller voir de plus près le crâne humain qu'on aperçoit d'en bas, et dont tout le monde au village sait bien qu'il gemit sous le vent. Objet sacré, craint et vénéré, le crâne est l'emblème des tragédies humaines vécues pendant la Seconde Guerre mondiale.

De toute la bande, seul Akira a le courage de monter. Et de tout le village, seul Seikichi, le père d'Akira, ose s'opposer à ce que Fujii, journaliste

en fin de carrière, vienne tourner un reportage autour de la légende du crâne qui pleure. L'un et l'autre pourtant sont hantés par un même souvenir : les heures terribles de la bataille d'Okinawa que ni Fujii, enrôlé dans un bataillon de kamikazes à 20 ans, ni Seikichi, enfant pendant la guerre, n'ont oubliées. *Les Pleurs du vent* conte la paix retrouvée des âmes – celles des morts comme des vivants.



CULTURE

Lettres nipponnes

Folio poursuit la mise à disposition en poche de l'œuvre de Kenzaburô Oé avec deux rééditions majeures : « M/T et l'histoire des merveilles de la forêt » nous plonge dans son village natal dans l'île de Shikoku. « Une affaire personnelle » écrit après la naissance de son fils handicapé mental raconte l'histoire d'un jeune homme qui rêve de quitter le Japon pour découvrir l'Afrique. A signaler aussi le nouveau texte d'Aki Shimazaki : « Hôzuki » (Actes Sud, 2016) centré sur la force du lien d'une mère avec son fils sourd-muet.

Le Mercure de France publie « Le goût du Japon » (2016), belle introduction en compagnie des plus grands auteurs. Il livre aussi une nouvelle traduction du roman de Sawako Ariyoshi, « Les dames de Kimoto » (2016) tandis que « Les pleurs du vent » (Zulma, 2016) de Medoruma Shun évoque la terrible bataille d'Okinawa. Enfin Seikô Itô dit les catastrophes venues de la mer dans « Radio imagination » (Actes Sud, 2016).



« Les pleurs du vent » de MEDORUMA Shun

Pierre Christophe, 7 octobre 2016

Mon avis : ★★★★★★★★★★

C'est au sommet d'une falaise abritant un ossuaire datant de temps immémoriaux, que se trouve un étrange crâne au travers duquel le vent s'infiltre et lance de temps en temps un léger murmure angoissant. Ce crâne, celui d'un ancien kamikaze ayant combattu lors de la Seconde Guerre mondiale, force depuis toujours le respect des habitants d'Okinawa qui préfèrent, de loin, le laisser tranquille là où il se trouve.

Un beau jour, deux journalistes débarquent dans le village avec pour projet de tourner un reportage en vue de commémorer les défunts ayant péri lors de la Seconde Guerre mondiale à Okinawa. Sur les conseils du responsable de quartier, ils se rendent chez un certain Seikichi Tōyama, un noble ouvrier qui, enfant, a connu la guerre et qui semble bien connaître tout ce qui concerne ce fabuleux crâne. Mais l'homme n'est absolument pas d'accord de laisser ces étrangers s'accaparer de ce qu'il considère comme l'âme et le symbole de toutes les victimes de la guerre d'Okinawa.

Commence alors un combat psychologique entre Seikichi, les journalistes et les autres villageois qui ne comprennent pas pourquoi l'ouvrier se bat bec et ongles contre cette opportunité qu'a le village de se faire connaître dans le reste du Japon. Y aurait-il quelque chose de plus personnel, de plus authentique autour de ce crâne surplombant cette falaise qui connut l'arrivée des troupes américaines tant d'années auparavant ?

À la lecture de « Les pleurs du vent », il est indéniable que MEDORUMA Shun est très influencé par l'écriture fine et exigeante de ce grand écrivain que fut YOSHIMURA Akira. Que ce soit au niveau du style ou des thèmes abordés, il y a une réelle et respectueuse filiation. Ce court roman publié au Japon en 1997 est une fable sur le souvenir de la Seconde Guerre mondiale, sur les responsabilités des uns et des autres, sur l'enfance sacrifiée, sur les remords, sur l'impossibilité du pardon ; et tout cela est imprégné, tout comme dans l'œuvre de YOSHIMURA, de légendes et de mystère.

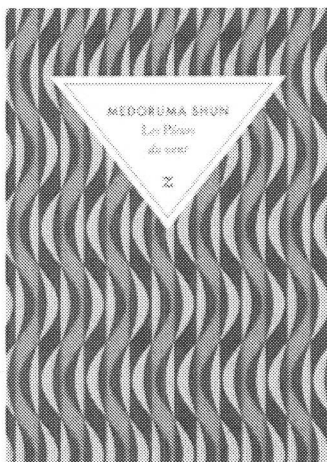
Au niveau du style, la plume de MEDORUMA est acérée et ne tremble jamais. Impossible de ne pas penser à « Un spécimen transparent » lorsque l'auteur des *pleurs du vent* nous représente le squelette du kamikaze, squelette composé d'os d'une blancheur si pure qu'elle en serait presque transparente. Impossible également de ne pas penser à « La Jeune Fille suppliciée sur une étagère » tant l'auteur tente de faire « revivre » ce soldat assassiné quarante ans plus tôt lors de l'ultime bataille d'Okinawa.

« Les pleurs du vent » est un court roman magnifique et subtil sur le souvenir d'une des époques les plus pénibles de l'histoire du Japon. MEDORUMA a pu le rendre plus léger et tendre grâce à l'intervention d'enfants qui, au début du récit, se lancent un défi, à savoir d'escalader la falaise surplombant l'embouchure de la rivière Irigami afin d'y toucher le crâne du légendaire kamikaze. Mais très rapidement, le livre prend une connotation plus sérieuse et profonde avec l'arrivée de Seikichi, de ses souvenirs et de ses peurs.

Il a été tiré de ce roman un film réalisé en 2004 par Yōichi Higashi « Fuon » (The Crying Wind) et pour lequel MEDORUMA Shun fut le scénariste. Malheureusement, il n'a jamais été traduit en français.

Sylvie Génot, octobre 2016

"Les pleurs du vent" de Medoruma Shun - roman, traduit du japonais par Corinne Quentin, 124 pages, Éditions Zulma, 2016.



« C'est Shin qui avait lancé « Chiche qu'on monte ? » Un défi de gosse, quoi ! Mais c'est Akira qui a le courage de monter... « C'étaient les vestiges de l'ancien ossuaire en plein air dont même les vieillards du village ignoraient de quelle période il pouvait bien dater. » Pourtant ce lieu cachait une part d'histoire, celle de la terrible bataille d'Okinawa, et une part de mystère, celle d'un crâne dont on disait que parfois il pleurait. « Akira et sa bande avaient les yeux rivés sur la forme blanche qu'on apercevait dans l'espace obscur. Comme si quelqu'un l'avait délibérément posé là, un crâne se trouvait à l'entrée de l'ossuaire, bien en équilibre. Ses orbites noires fixaient la mer vers le lointain. » Les gens du village, eux, n'avaient pas oublié ce lieu mais ils le voyaient d'une manière différente jusqu'au jour où un journaliste, Fuji Yasuo et son assistant Izumi, arrivèrent au village pour rencontrer le père d'Akira, Seikichi, et parler avec lui de ce crâne, de ces pleurs, de ce qui les aurait provoqués, de la guerre et de la bataille d'Okinawa, de lui poser quelques questions afin de faire un reportage pour la télévision et que ces événements historiques ne tombent pas dans l'oubli, dans le cadre de la prochaine commémoration de la fin de la guerre... Mais surtout pour le crâne, non ? « D'après ce que nous avons entendu dire, ce crâne appartiendrait au squelette d'un kamikaze dont, nous souhaiterions aussi établir l'identité. »

Cent vingt-quatre pages d'une écriture sensible, douce, tourmentée parfois, Meduruma Shun conte l'histoire de ce village et de ses habitants, de ce que la guerre a laissé comme traces dans le paysage, dans les sillons profonds de la terre, sur la crête des vagues, sur les visages des hommes, dans les cœurs des femmes tout comme dans l'imaginaire des jeunes enfants... Alors que viennent chercher exactement ces deux jeunes hommes de la métropole dans cet endroit aux frontières du réel et du fantastique, quelle vérité veulent-ils mettre au jour ? A qui s'adressent les lamentations des morts et du vent ? « Jusqu'à présent, personne n'avait jamais eu l'idée de parler sérieusement du crâne qui pleure à quelqu'un d'extérieur au village. D'abord parce que le sentiment d'avoir une dette envers ceux qui étaient morts à la guerre interdisait aux survivants de parler à tort et à travers des disparus, mais surtout que quiconque entendait la triste lamentation du vent ne pouvait qu'être saisi de stupeur. »

Pour savoir, il suffit de se glisser dans la poésie même de ce texte et essayer de trouver la paix des âmes, tant pour les morts que pour les survivants et pour les descendants qui porteront aussi une partie de l'histoire, la réelle, la guerre, la mort et ses secrets et celle de l'imaginaire et des croyances collectives qui permettent de poursuivre et de vivre en croyant à l'histoire du crâne qui pleure... « A un moment, on ne savait pas exactement quand avait commencé à se répandre une rumeur selon laquelle on entendait des pleurs provenant de l'ossuaire. On disait qu'un crâne, peut-être déposé là par quelqu'un, regardait la mer au loin et pleurait. »

Sylvie Génot

Regards croisés

Un livre, deux lectures. En collaboration avec Christine Bini

Virginie Neufville, 18 octobre 2016



Les pleurs du vent, sont ceux qu'on peut entendre parfois sur l'île d'Okinawa, lorsque le visiteur est tout proche de l'ossuaire. La légende locale dit que c'est le crâne qu'on peut voir d'en bas, celui qui semble contemplant la mer, qui gémit de temps en temps sur sa destinée. C'est pourquoi, les anciens pensent qu'il ne faut en aucun cas le bouger, car ce crâne est un symbole local. Il incarne, paraît-il, les restes d'un kamikaze blessé mortellement sur l'île lors de la bataille d'Okinawa en 1945. Le déplacer de sa dernière demeure serait manquer de respect aux disparus, mais aussi aux anciens combattants.

Medoruma Shun situe une nouvelle fois son récit sur son île natale où les stigmates de la seconde guerre mondiale sont omniprésents. Les habitants parlent peu et sont garants des traditions et coutumes locales. Alors quand les médias s'intéressent de plus près à cette histoire de crâne qui pleure, c'est une mini-révolution et une atteinte à l'histoire de l'île.

"- Naransâya, lança-t-il

- Pardon ?

Un soupçon d'hésitation apparût dans le regard de Fujii.

- Je vous dis qu'il ne faut pas. Ce crâne il ne faut pas en faire un objet de curiosité. Pourquoi faudrait-il l'exhiber à la télévision ?"

Déjà, dans *L'Âme de Kotaro contemplant la mer* (Zulma, 2014), Medoruma Shun insistait sur la croyance de la survie de l'âme après la mort, sur le fossé immense entre la beauté des lieux et les violences passées. Une nouvelle racontait aussi que les âmes des défunts chantaient et contemplaient la mer...

Ce crâne qui pleure en contemplant la mer est un symbole. Pour les enfants du village, dont Akira, c'est un objet sacré, étrange, qu'on voudrait voir de plus près, quitte à se rendre à l'ossuaire en escaladant avec des lianes, depuis que l'escalier n'existe plus.

"C'étaient les vestiges de l'ancien ossuaire en plein air dont même les vieillards du village ignoraient de quelle période il pouvait bien dater. Quand on y déposait le corps d'un mort, les oiseaux, crabes, liges de rivages, et puis la brise marine se chargeaient de le transformer en un beau squelette blanc, disaient avec nostalgie les anciens en plissant les yeux comme pour apercevoir au loin ce passé. (...) A présent l'ossuaire avait presque disparu sous la prolifération des banians et des liserons".

Pour le père d'Akira, Seikichi, ce crâne est un emblème qu'il ne faut en aucun cas exploiter afin que les touristes affluent pour le contempler.

"Akira comprit soudain pourquoi le crâne pleurait. Il s'agissait du bruit du vent passant au travers de ce petit trou. Le vent pénétrait par les deux orbites, l'intérieur du crâne faisait caisse de résonance, et le bruit du vent qui sortait de la blessure par laquelle la vie avait été ôtée, créait ces pleurs".

Les Pleurs du vent oppose constamment la violence de la guerre et la beauté des paysages, la modernité et la tradition. Et Medoruma Shun veut en faire des sujets universels en les exploitant à l'infini, à travers ses œuvres, sous des angles différents.



UN DERNIER LIVRE AVANT LA FIN DU MONDE

Les pleurs du vent – Medoruma Shun

Héloïse Massa Séguin, 6 novembre 2016

Tout commence par un défi d'enfants, un jeu à se faire peur et prouver sa valeur aux copains. Grimper jusqu'à la corniche où repose un ancien ossuaire, là où soufflent *les pleurs du vent*, une mystérieuse plainte qui hante les habitants du village et place un crâne humain au centre de l'histoire. C'est ce jeu qui va bouleverser le caractère sacré et immuable de la mort et par là même la vie des protagonistes.

Alors que le jeune Akira cherche prouver son courage, son père Seikichi voit ressurgir le souvenir de la bataille d'Okinawa à l'arrivée d'un journaliste venu de la métropole pour tourner un reportage sur « le crâne qui pleure » et perpétuer la mémoire des kamikazes. Les deux hommes sont hantés chacun à leur façon par une bataille à laquelle ils n'auront pris part qu'indirectement.

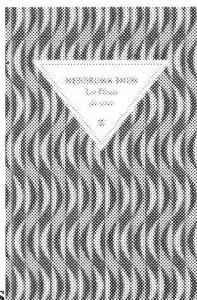
Seikichi, n'était alors qu'un enfant, Fujii, le journaliste, était soldat. Dans les yeux du premier, la survie des habitants condamnés à se terrer et à risquer leur vie pour ne pas mourir de faim. Dans ceux du second, l'attente et l'angoisse des kamikazes avant le sacrifice. Les incursions dans la bataille passée forment un continuum avec les moments « présents » et révèlent le fil qui retient les hommes dans leurs passés respectifs, celui d'une faute à expier.

Medoruma Shun dépeint avec poésie le fabuleux comme la trivialité, la peur comme les remords. Le livre est imprégné d'une sensualité subtile, au plus près des ressentis des personnages, mais avec une pudeur impressionnante de justesse, à la limite du trouble. Il se dégage également une forme de mystique de la nature, luxuriante mais encore une fois tout en retenue, qui offre un contrepoint aux errements des personnages et apporte dans le récit les seules réponses qu'il puisse peut-être y avoir.

Le roman peut être vu comme une fable sur les traumatismes causés par la guerre, aux populations qui l'ont subie comme aux soldats qui l'ont « faite » et au-delà, c'est l'absurdité même de la guerre qui est mise en exergue.

On peut y trouver également une forme de parabole sur la culpabilité que l'on s'inflige et la nécessité du pardon à soi-même. Les rôles du père et du fils mettent en perspective, symboliquement, l'impact de l'histoire sur les générations qui se suivent en portant en eux la marque inconsciente des événements passés.

Les pleurs du vent de Medoruma Shun, la mélodie saisissante d'une âme errante. En librairie depuis le 3 octobre dernier.



Éditions **Zulma**,
Traduction de Corinne Quentin

Medoruma SHUN

Les pleurs du vent

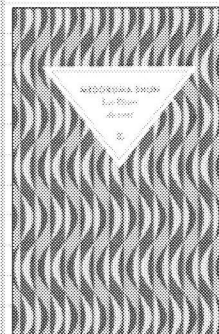
La poudre immaculée de chaux blanche du sentier était impeccablement lisse, comme si quelqu'un venait d'y passer un coup de balai. Un petit crâne de la taille d'une tête de bébé marchait devant Akira. Il comprit aussitôt qu'il s'agissait d'un bernard-l'hermite transportant une conque blanche.

Akira et ses copains se lancent le défi de grimper sur la falaise d'Okinawa pour contempler de plus près et peut-être éclaircir le mystère du « crâne chantant », seul vestige d'un soldat kamikaze de la Seconde Guerre mondiale qui, les jours de tempêtes, émettrait, dit-on, des plaintes lugubres.

Étrange roman, maritime et crépusculaire, où se rejoignent dans la même terreur étouffante du passé, deux générations symbolisées par le père, détrousseur du soldat mort, et par son fils, profanateur de sa tombe. Tous les deux sont tellement terrifiés en approchant de l'ossuaire qu'ils ont l'impression que leur sang devient bleu ! Bleu comme l'encre du stylo-plume volé, bleu comme l'encre de l'écriture, comme celle de la mémoire. Court, étrange et poétique roman sur l'Histoire qui n'en finit plus de faire tache sur le présent.

Sylvie Lansade
(25/11/16)

[Retour](#)
[Sommaire](#)
[Lectures](#)



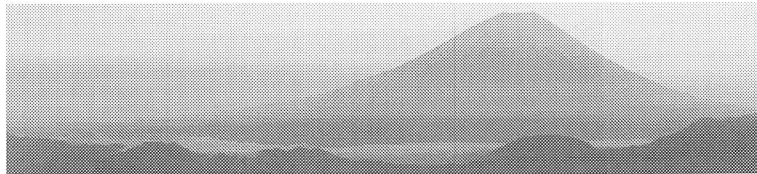
Zulma
(Octobre 2016)
128 pages - 16,50 €

Traduit du japonais par
Corinne Quentin

Découvrez sur notre site
un autre livre
du même auteur :
*L'âme de Kôtarô
contemplait la mer*

Lucie Laval, 28 novembre 2016

Les pleurs du vent - Medoruma Shun



Les pleurs du vents - récit de la tyrannie d'un crâne

Les pleurs du vent est un court roman de Medoruma Shun paru aux Editions Zulma, qui évoque à la fois furtivement et de façon très poignante les traces laissées par la bataille d'Okinawa chez trois générations d'habitants de l'île où eut lieu ce funeste carnage pendant plus de quatre-vingt jours en 1945. Plus de 77000 morts chez les soldats japonais, dont de nombreux kamikazes, et jusqu'à 150000 civils tués. Malgré cela, le récit commence sur un jeu d'enfants.

Dans un village isolé de l'île, un groupe d'enfants s'amuse. Puis ils entendent les pleurs du vent : il s'agit d'un crâne perché au sommet d'un ossuaire sacré qui surplombe le village et qui émet un son très particulier, comme une plainte, lorsque le vent souffle depuis la mer. Ce crâne règne sur le village comme un despote et le simple fait d'entendre les pleurs du vent est perçu comme un mauvais présage. Un des enfants décide d'escalader l'ancien escalier écroulé pour aller déposer à côté du crâne un bocal dans lequel flotte un poisson juste pêché. Un geste qui va réveiller les douleurs du passé...

Le traumatisme d'Okinawa

Deux journalistes arrivent au même moment au village pour tourner un reportage sur ce fameux crâne et rappeler les détails de la tristement célèbre bataille d'Okinawa. Seikichi, le père du téméraire petit garçon dont je viens de vous parler, s'oppose fermement au projet, au nom du respect des traditions et de l'espace sacré que représente l'ossuaire. Mais est-ce vraiment la raison pour laquelle il souhaite faire avorter le reportage ?

Ne serait-ce pas plutôt lié à l'identité du cadavre qui repose là-haut depuis tout ce temps ? Quant au journaliste, pourquoi cache-t-il qu'il était également présent dans les environs lorsque la bataille faisait rage ? Pourquoi est-il revenu ? Comment a-t-il survécu ? Comment ont-ils tous survécu ? Aux dépens de qui... ? Autant de questions à demi soulevées qui montrent que le traumatisme, bien des années plus tard, a laissé une plaie béante dans les cœurs de ces Japonais. Une blessure qui se transmet de génération en génération, de père en fils et de crâne en village...

Medoruma Shun : pépite de la littérature japonaise

Ce récit est un livre relativement court qui se lit très rapidement et qui donne pourtant l'impression de s'être ouvert à une culture, à une douleur et à une poésie extrêmement vastes. La plume de Medoruma Shun est à la fois efficace, inattendue et poétique, elle survole les hantises de chaque personnage avec bienveillance. Une très douce découverte que je vous recommande.